

of those two countries to see that the joint text they proposed to submit did not envisage the reversal of decisions already taken.

Mr. CORREA (Ecuador) drew attention to the fact that the Iranian amendment consisted in the addition of a paragraph to article VII, and presupposed the adoption of that article. But certain delegations had proposed the deletion of article VII. In those circumstances, it would be advisable to vote on the first part of that article before proceeding to consider the Iranian amendment.

The CHAIRMAN stated that a vote could not be taken on the article itself until all the amendments thereto had been considered.

Mr. CORREA (Ecuador) repeated his proposal, and declared that his delegation would vote against article VII.

Prince Wan WAITHAYAKON (Siam) recalled that although some delegations had suggested the deletion of article VII, there had been no formal proposal to that effect.

Mr. MANINI Y RÍOS (Uruguay) was prepared to propose the deletion of article VII, which, in its amended form, and postulating as it did only the principle of punishment by national courts, might stand in the way of punishment by an international criminal court, when such a body was set up.

The CHAIRMAN maintained that it was impossible to vote on the deletion of an article until all the amendments submitted thereto had been considered.

Mr. RAAFAT (Egypt) noted a certain incompatibility between the Iranian amendment and the amendments submitted by the United Kingdom and Belgium. It was certain that delegations prepared to vote for one of those amendments could not vote for the other. In those circumstances discussion on the Iranian amendment should be postponed until the joint United Kingdom and Belgian amendment was available.

He therefore proposed that the debate should be adjourned.

Mr. ABDON (Iran) saw no reason why the discussion on his amendment should not be opened immediately. He did not consider that amendment incompatible with the amendments presented by the United Kingdom and Belgium. Whereas those amendments provided only for punishment of genocide committed by rulers, his amendment provided for the punishment of acts committed by private individuals as well as by rulers.

In conformity with rule 108 of the rules of procedure, the CHAIRMAN put to the vote the Egyptian delegation's motion for adjournment.

The motion was adopted by 15 votes to 11, with 14 abstentions.

The meeting rose at 5.10 p.m.

HUNDREDTH MEETING

Held at the Palais de Chaillot, Paris, on Thursday, 11 November 1948, at 3.15 p.m.

Chairman: Mr. R. J. ALFARO (Panama).

de ces deux pays à veiller à ce que le texte commun qu'ils se proposent de présenter ne tende pas à remettre en question des décisions précédemment prises.

M. CORREA (Equateur) attire l'attention sur le fait que l'amendement de l'Iran consiste à ajouter un paragraphe à l'article VII et suppose l'adoption de ce dernier. Or, certaines délégations en ont proposé la suppression. Dans ces conditions, il conviendrait de voter sur la première partie de cet article avant d'aborder l'examen de l'amendement de l'Iran.

Le PRÉSIDENT déclare qu'on ne peut voter sur l'article lui-même qu'après que tous les amendements à cet article auront été examinés.

M. CORREA (Equateur) insiste sur sa proposition et déclare que sa délégation votera contre l'article VII.

Le prince Wan WAITHAYAKON (Siam) rappelle que si certaines délégations ont suggéré la suppression de l'article VII, aucune proposition formelle en ce sens n'a été présentée.

M. MANINI Y RÍOS (Uruguay) se déclare prêt à proposer la suppression de l'article VII qui, ne retenant, dans sa nouvelle forme, que le principe de la répression par des juridictions nationales, pourrait faire obstacle à la répression par une juridiction internationale, lorsque celle-ci sera créée.

Le PRÉSIDENT maintient qu'il est impossible de voter sur la suppression de l'article avant d'avoir épuisé l'examen des divers amendements présentés.

M. RAAFAT (Egypte) relève une certaine incompatibilité entre l'amendement de l'Iran et les amendements présentés par les délégations du Royaume-Uni et de la Belgique. Il est certain que les délégations qui seraient disposées à voter l'un ne pourraient voter pour l'autre. Dans ces conditions, il faut différer la discussion de l'amendement de l'Iran jusqu'au moment où l'on sera en possession de l'amendement commun du Royaume-Uni et de la Belgique.

M. Raafat propose donc l'ajournement du débat.

M. ABDON (Iran) ne voit aucun inconvénient à aborder immédiatement la discussion de son amendement. Celui-ci, à son avis, n'est pas incompatible avec les amendements présentés par les délégations du Royaume-Uni et de la Belgique; alors que ces derniers ne visent que la répression du génocide commis par des gouvernants, le sien vise la répression des actes commis par des particuliers aussi bien que par des gouvernants.

Le PRÉSIDENT met aux voix, conformément à l'article 108 du règlement intérieur, la motion d'ajournement présentée par la délégation de l'Egypte.

Par 15 voix contre 11, avec 14 abstentions, la motion est adoptée.

La séance est levée à 17 h. 10.

CENTIEME SEANCE

Tenue au Palais de Chaillot, Paris, le jeudi 11 novembre 1948, à 15 h. 15.

Président: M. R. J. ALFARO (Panama).

49. Continuation of the consideration of the draft convention on genocide [E/794]: report of the Economic and Social Council [A/633]

ARTICLE VII (continued)

The CHAIRMAN invited the Committee to continue the debate on the amendments to article VII.

Mr. KAECKENBEECK (Belgium) announced that the delegations of the United Kingdom and Belgium had agreed upon a joint amendment [A/C.6/258] dealing with the part to be played by the International Court of Justice; they proposed to submit that amendment when the Committee came to consider article X, which dealt with disputes concerning the interpretation of the convention.

He regretted that the United States delegation had not been able to accept the amendment. He considered the new text simpler than the original drafts [A/C.6/236/Corr.1 and A/C.6/252], particularly because it omitted the provisions relating to orders of the Court, which certain delegations had found embarrassing and difficult to accept.

He hoped that it would eventually be possible to obtain the approval of the United States delegation. He therefore suggested that consideration of that amendment should be deferred until article X came up for discussion.

Mr. FITZMAURICE (United Kingdom) endorsed the Belgian representative's remarks. The United Kingdom delegation would withdraw its amendment in favour of the joint text, which incorporated the most important provisions. The draft would be submitted as an amendment to article X.

Mr. Fitzmaurice also regretted the United States delegation's inability to give its approval to the amendment, and hoped that agreement might be reached before the discussion of article X.

The CHAIRMAN called upon the committee to resume the consideration of the Iranian amendment to article VII [A/C.6/218].

Mr. ABDOLAH (Iran) said his delegation's amendment was intended to remedy a deficiency in the system of punishment of genocide. The *Ad Hoc* Committee on Genocide, when discussing the principle of universal punishment, had proceeded from two misconceptions.

In the first place, the *Ad Hoc* Committee had proceeded on the assumption that genocide was a crime committed by States.¹ Admittedly, it had later rejected that idea and agreed that genocide could also be committed by individuals, whether private persons or officials.²

Secondly, it had confused the principle of primary universal punishment with the principle of subsidiary universal punishment. Mr. Abdoloh explained that primary universal punishment, which applied to offences under international law such as piracy, differed from subsidiary punishment in that the offender was tried by the State which had arrested him, whether or not a request

49. Suite de l'examen du projet de convention sur le génocide [E/794]: rapport du Conseil économique et social [A/633]

ARTICLE VII (fin)

Le PRÉSIDENT invite la Commission à poursuivre le débat sur les amendements à l'article VII.

M. KAECKENBEECK (Belgique) annonce que les délégations du Royaume-Uni et de la Belgique se sont mises d'accord sur un texte commun d'amendement [A/C.6/258] portant sur le rôle de la Cour internationale de Justice, amendement qu'elles se proposent de présenter lors de l'examen de l'article X, qui traite des différends relatifs à l'interprétation de la convention.

M. Kaackenbeeck regrette que la délégation des Etats-Unis n'ait pas été en mesure d'accepter cet amendement. Il estime que le nouveau texte est plus simple que les projets originaux [A/C.6/236/Corr.1 et A/C.6/252], notamment du fait qu'il élimine les dispositions relatives aux injonctions de la Cour, que certaines délégations trouvaient gênantes et difficilement acceptables.

Le représentant de la Belgique exprime l'espoir qu'il sera ultérieurement possible d'obtenir l'agrément de la délégation des Etats-Unis. Il propose, en conséquence, que l'examen de cet amendement soit différé jusqu'au moment où l'on abordera la discussion de l'article X.

M. FITZMAURICE (Royaume-Uni) s'associe aux déclarations du représentant de la Belgique. La délégation du Royaume-Uni retire son amendement en faveur du texte commun qui contient, à son avis, les dispositions essentielles. Ce texte sera présenté comme un amendement à l'article X.

M. Fitzmaurice exprime, à son tour, le regret que la délégation des Etats-Unis n'ait pu donner son agrément à ce texte et l'espoir qu'on pourra arriver à un arrangement avant la discussion de l'article X.

Le PRÉSIDENT invite la Commission à reprendre l'examen de l'amendement de l'Iran à l'article VII [A/C.6/218].

M. ABDOLAH (Iran) déclare que l'amendement de sa délégation a pour objet de combler une lacune dans le système de la répression du génocide. Il expose que, lors de la discussion du principe de la répression universelle, le Comité spécial du génocide est parti de deux conceptions erronées.

En premier lieu, le Comité spécial est parti de l'idée que le génocide est commis par un Etat¹. Il est vrai d'ailleurs qu'il a, par la suite, rejeté cette idée et a admis que le crime peut être également commis par des individus, personnes privées ou fonctionnaires².

En second lieu, il a confondu le principe de la répression universelle primaire avec celui de la répression universelle subsidiaire. M. Abdoloh explique que la répression universelle primaire, qui s'applique aux crimes du droit des gens, tels que la piraterie, se distingue de la répression subsidiaire du fait que, d'après le premier principe, le criminel est jugé par l'Etat qui l'a appréhendé,

¹ See document E/AC.25/SR.4.

² See document E/AC.25/SR.18.

¹ Voir le document E/AC.25/SR.4.

² Voir le document E/AC.25/SR.18.

for extradition was received from the State upon whose territory the offence had been committed. By contrast, under the principle of subsidiary punishment, a principle which dated from Grotius, the State was bound to extradite offenders and not to put them on trial unless extradition was not requested or was impossible; the principle was: "*Aut dedere, aut punire*".

While few legal systems recognized the principle of primary universal punishment, many admitted the principle of subsidiary punishment. The latter principle, indeed, was intended to ensure the punishment of the guilty party if it were impossible to secure his extradition. Mr. Abdoh recalled that the teachings of international law unanimously recognized that principle, as evidenced by the conclusions of the Institute of International Law and those of the two congresses held by the International Academy of Comparative Law at the Hague in 1932 and 1937. Furthermore, many penal codes, and in particular those of Brazil, a number of Latin-American countries, Turkey and Iran, established the same principle.

The *Ad Hoc* Committee on Genocide had constantly borne in mind the principle of the sovereignty of States. That principle was in no way inconsistent with the principle of subsidiary universal punishment. If the State on whose territory the offence had been committed wished to try the offender itself, it would request his extradition; if it expressed no such desire, it thereby tacitly renounced its right to try him.

Juridically speaking, any offence against international law involved subsidiary universal punishment. Article IX of the draft convention provided for extradition at the request of the State in whose territory the crime was committed. That being so, it might be asked what would happen to an offender whose extradition was not requested. He would not be extradited or punished. Such situations had to be avoided. The answer to the assertion that the offender could be brought before an international tribunal was that no such tribunal existed yet, and that, even if it did exist, it would be logical to submit to it only serious cases in which rulers or large organizations were involved.

It would therefore be of great value if the principle of subsidiary universal punishment were embodied in the draft convention, particularly for cases where the offender took refuge in a country other than that in which he had committed the offence and where his extradition was not requested, or where extradition was impossible for reasons of *force majeure*, or, finally, where the offender did not belong to the category of criminal leaders whose offences were serious enough to justify the intervention of an international court of law.

Mr. Abdoh urged that that principle should be reintroduced into the draft convention, more especially as genocide, by its very nature, was a crime under international law, and had been defined as such by the General Assembly in its resolution 96(I). The Committee, having accepted that idea in article I, should provide for its application in article VII. The principle had also been laid down in the Secretariat draft prepared by three experts in international criminal law [E/447] but had been rejected by the *Ad Hoc* Committee.

qu'il y ait eu ou non une demande d'extradition de la part de l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis. En revanche, d'après le principe de la répression universelle subsidiaire, principe qui remonte à Grotius, l'Etat est tenu d'extrader les criminels, et ne les juge que si l'extradition n'a pas été demandée ou n'a pu avoir lieu: "*Aut dedere, aut punire*".

Alors qu'il existe peu de législations qui consacrent le principe de la répression universelle primaire, nombreuses sont celles qui admettent le principe de la répression subsidiaire. En effet, ce dernier principe a pour objet d'assurer le châtiment du coupable, au cas où son extradition n'a pas été possible. M. Abdoh rappelle que la doctrine du droit international est unanime à consacrer cette thèse et cite, à son appui, les conclusions de l'Institut du droit international ainsi que celles des deux congrès que l'Académie de droit comparé a tenus à La Haye en 1932 et 1937. En outre, de nombreux codes pénaux, notamment ceux du Brésil, de nombreux pays de l'Amérique latine, de la Turquie et de l'Iran, consacrent le même principe.

Le Comité spécial du génocide a toujours gardé présent à l'esprit le principe de la souveraineté des Etats. Or, ce principe n'est nullement en contradiction avec celui de la répression universelle subsidiaire. Si l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis désire que le criminel soit jugé par lui, il en demandera l'extradition; s'il s'en désintéresse, il fait un abandon tacite de son droit de juger.

M. Abdoh déclare que, juridiquement parlant, tout délit du droit des gens a pour corollaire la répression universelle subsidiaire. L'article IX du projet de convention assure l'extradition si l'Etat où le crime a été commis la demande. Mais alors, on peut se demander ce qu'il adviendra du criminel à défaut de demande d'extradition. Il ne sera pas extradé, ni puni. Or, il est essentiel d'éviter des situations de ce genre. A ceux qui prétendent que ce criminel pourrait être traduit devant un tribunal international, on peut répondre qu'un tel tribunal n'existe pas encore et que, même s'il existait, il serait logique de ne lui confier que les cas graves, dans lesquels des gouvernants ou de grandes organisations seraient impliqués.

C'est pourquoi l'inclusion, dans le projet de convention, du principe de la répression universelle subsidiaire sera d'un précieux secours, notamment lorsque le criminel s'est réfugié dans un pays autre que celui où il a commis le crime et que son extradition n'a pas été demandée, ou quand cette extradition ne peut pas être effectuée pour des raisons de force majeure, ou enfin quand le criminel n'appartient pas à la catégorie des dirigeants criminels dont le rôle est assez grave pour motiver l'intervention d'un tribunal international.

M. Abdoh insiste sur la nécessité de réintroduire ce principe dans le projet de convention, d'autant plus que le génocide est, par sa nature même, un crime du droit des gens et a été défini comme tel par l'Assemblée générale dans sa résolution 96 (I). Après avoir accepté cette notion dans l'article premier, la Commission devrait en assurer l'application dans l'article VII. Le projet du Secrétariat préparé par trois experts en droit pénal international [E/447] avait également consacré ce principe, mais il avait été rejeté par le Comité spécial.

The international law and order which the Committee was trying to establish must be based upon a universal conception of justice. The establishment of an international court of law was not enough to achieve that end; the co-operation of national courts of law, acting in the name of that international conception of justice, had to be secured. The source of the jurisdiction vested in national courts was the need for maintaining order in their respective territories. Genocide, however, involved not only the law and order of the State on whose territory the crime was committed, but also the law and order of all the States constituting the family of nations.

Mr. Abdoh could not agree that the application of that principle might cause international tension. The State on whose territory the crime had been committed was still free to request the extradition of persons whom it did not wish to be tried in a foreign court. Moreover, the most serious cases would be tried by an international tribunal, subsidiary universal punishment being confined only to the least serious cases.

Mr. SUNDARAM (India) drew attention to some ambiguities in the text of the Iranian amendment.

First, it seemed incorrect to say: "if they have been arrested by the authorities of such States", because, quite obviously, the reference was to States in which a criminal had taken refuge and not to those in whose territory the crime had been committed.

Secondly, the expression "provided no request has been made for their extradition" did not cover cases in which extradition could not be requested. Who would bring the criminal to justice in such a case?

Thirdly, the amendment contained no provision requiring the State in which the criminal was arrested to consult with the State in which the crime had been committed, before putting the criminal on trial. Without some such provision, the clause might easily lend itself to abuse and lead to hasty decisions.

In any comparison between the universal punishment of genocide and the generally recognized suppression of piracy, it must be remembered that it was a peculiar feature of piracy that it was committed on the high seas and not in the territory of a State. But offences in connexion with the white slave traffic, circulation of obscene publications and the like resembled genocide in the particular respect under consideration.

The Indian delegation was in agreement with the general principle on which the Iranian amendment was based. Genocide had, in fact, been defined as a crime under international law; in the absence of any provision in the draft convention to the effect that a person committing the crime of genocide in one country could be tried in the courts of another, that amendment was very important. The defects he had mentioned might be remedied if the text were worded in some such way as:

"They may also be tried by the tribunals of any other State, party to the present Convention, in whose territory they may be found, provided no request for their extradition has been duly made,

M. Abdoh fait remarquer que l'ordre public international que l'on s'efforce de créer doit se fonder sur une conscience juridique universelle. A cette fin, la création d'un tribunal international ne saurait suffire; il faut encore s'assurer la coopération des tribunaux nationaux qui agiraient au nom de la conscience universelle. Un tribunal national dérive sa compétence de la nécessité de sauvegarder l'ordre public sur son territoire. Or, en matière de génocide, il ne s'agit pas seulement de l'ordre public de l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis, mais de l'ordre public de tous les Etats composant la communauté internationale.

M. Abdoh rejette l'argument selon lequel l'application de ce principe pourrait provoquer de la tension internationale. L'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis est toujours libre de demander l'extradition des personnes qu'il ne voudrait pas voir juger par les tribunaux d'un pays étranger. De plus, les cas les plus graves seraient jugés par un tribunal international, la répression universelle subsidiaire étant réservée aux cas les moins graves.

M. SUNDARAM (Inde) attire l'attention sur certaines ambiguïtés du texte de l'amendement de l'Iran.

En premier lieu, il lui paraît erroné de dire: "toutes les fois que les autorités de ces Etats auraient l'occasion de les appréhender", car il s'agit, selon toute évidence, des Etats où le criminel s'est réfugié et non de ceux où le crime a été commis.

En second lieu, M. Sundaram trouve également que l'expression "à la condition que leur extradition n'ait pas été demandée" ne tient pas compte du cas où l'extradition ne peut pas être demandée. Qui, dans ce cas-là, assurera le châtiment du coupable?

En troisième lieu, il attire l'attention sur le fait que l'amendement ne prévoit aucune disposition selon laquelle l'Etat où le criminel a été appréhendé devrait consulter l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis avant de juger le criminel. Cette lacune pourrait facilement ouvrir la porte à des abus et à des jugements hâtifs.

M. Sundaram pense qu'en comparant la répression universelle du génocide avec celle, qui est déjà admise, de la piraterie, il ne faut pas oublier que ce dernier crime est très spécial car il est commis en haute mer, et non sur le territoire d'un Etat. Toutefois, les crimes relevant de la traite des blanches, du trafic des publications obscènes, etc., se rapprochent du crime de génocide du point de vue du problème qui est à l'examen.

La délégation de l'Inde approuve le principe général sur lequel repose l'amendement de l'Iran. En effet, le génocide a été défini comme un crime du droit des gens; en l'absence d'une disposition dans le projet de convention prévoyant qu'une personne qui a commis le crime de génocide dans un pays pourrait être jugée par les tribunaux d'un autre pays, cet amendement est très important. Afin de pallier les inconvénients qu'il a mentionnés, M. Sundaram propose qu'il soit rédigé à peu près comme suit:

"Ils pourront aussi être traduits devant les tribunaux de tout autre Etat, partie à la présente Convention, sur le territoire duquel ils seraient appréhendés, à la condition qu'aucune demande

either by the State of which they are nationals or by the State in which the act was committed."

The CHAIRMAN suggested that the representatives of Iran and India should consult with each other with a view to preparing a joint text.

Mr. MAKTO (United States of America) protested against last-minute amendments as being likely to start lengthy discussion on a draft which had been before the Committee for a long time.

Mr. DIGNAM (Australia) said it was better to consider last-minute amendments than to vote upon a defective text.

The Australian delegation agreed with the substance of the Iranian amendment, but would like it to be more clearly and fully worded. Accordingly Mr. Dignam proposed that the words "and punished" should be inserted between the words "tried" and "by tribunals". Similarly, after the words "if they have been arrested by the authorities of such States," he suggested inserting "for the purpose of such trial". Mr. Dignam also proposed that at the end of the amendment the word "request" should be replaced by the word "order".

The paragraph could then read as follows:

"They may also be tried and punished by tribunals in States parties to the present Convention other than those of the States in the territories of which the act was committed if they have been arrested by the authorities of such States and provided no order has been made for their extradition."

If the Iranian amendment were modified in that way, the Australian delegation would support it.

In reply to the United States representative, the CHAIRMAN said that whenever it was possible to improve a text which contained ambiguities it was desirable to do so.

Mr. BMMATE (Afghanistan) asked whether the principle of universal repression would also apply to rulers. If so, that provision would certainly meet with serious objections from many delegations because of its political implications.

Mr. PETREN (Sweden) wished first to make some comments on the text of article VII as it stood. Since article IX did not require countries to extradite their own nationals, the provisions of article VII, under which the accused were to be tried by a competent tribunal of the State in the territory of which the act was committed, constituted no guarantee that the crime would be punished in every case. For that reason, it would be useful to insert a second paragraph of the kind proposed by the representative of Iran.

There remained one further question. One of the acknowledged aims of the convention was to punish incitement to the crime of genocide. Supposing, however, that the crime of incitement was committed in a State not a party to the convention, and under the laws of which incitement was not regarded as a punishable crime, would a crim-

en vue de leur extradition n'ait été faite, soit par l'Etat dont ils sont les ressortissants, soit par l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis."

Le PRÉSIDENT propose que les représentants de l'Iran et de l'Inde se réunissent afin d'élaborer un texte commun.

M. MAKTO (Etats-Unis d'Amérique) s'élève contre des amendements de dernière heure, qui sont de nature à soulever des discussions prolongées sur un texte qui était soumis à la Commission depuis longtemps.

M. DIGNAM (Australie) déclare qu'il vaut mieux examiner des amendements de la dernière heure que voter sur un texte défectueux.

La délégation australienne approuve, quant au fond, l'amendement de l'Iran, mais désirerait qu'il soit formulé de façon plus précise et plus complète. A cette fin, il propose d'insérer après les mots "traduits devant les tribunaux", les mots "et punis". De même, après les mots "toutes les fois que les autorités de ces Etats auraient l'occasion de les appréhender", les mots "aux fins d'un tel jugement". Enfin, M. Dignam propose de remplacer, à la fin de l'amendement, le mot "demandée" par le mot "ordonnée".

Le paragraphe en question pourrait donc être libellé comme suit:

"Ils pourront aussi être traduits devant des tribunaux et punis par les Etats parties à la présente Convention autres que ceux sur le territoire desquels l'acte a été commis, toutes les fois que les autorités de ces Etats auraient l'occasion de les appréhender aux fins d'un tel jugement, à la condition que leur extradition n'ait pas été ordonnée."

Sous réserve de ces modifications, la délégation australienne votera pour l'amendement de l'Iran.

Le PRÉSIDENT, répondant au représentant des Etats-Unis, déclare que, toutes les fois qu'il est possible d'améliorer un texte qui contient des ambiguïtés, il est désirable de le faire.

M. BMMATE (Afghanistan) demande si le principe de la répression universelle s'appliquera également aux gouvernants. S'il en était ainsi, cette disposition ne manquerait pas de soulever de sérieuses objections de la part de nombreuses délégations, en raison de ses implications politiques.

M. PETREN (Suède) désire tout d'abord faire quelques observations relatives au texte actuel de l'article VII. Etant donné que, aux termes de l'article IX, aucun pays n'est obligé d'extrader ses propres nationaux, les dispositions de l'article VII, selon lesquelles les accusés doivent être traduits devant les tribunaux compétents de l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis, n'assureront pas la répression du crime dans tous les cas. C'est pourquoi il serait utile d'insérer un second paragraphe dans le genre de celui que propose le représentant de l'Iran.

Ceci dit, il reste une question à poser. L'on sait que la convention vise, entre autres, à punir l'incitation au crime de génocide. Or, si ce crime est commis dans un Etat non partie à la convention et dans lequel l'incitation n'est pas considérée comme un crime punissable, le criminel qui s'est enfui dans un autre pays, partie à la convention,

inal who fled to another country, party to the convention, be punished for an act which was not punishable in the first country?

In view of such cases, the Swedish delegation hesitated to accept the Iranian amendment.

Mr. RAAFAT (Egypt) said his delegation was as anxious as any other that genocide should be punished, but could see a great danger in the adoption of the principle of universal repression. That principle had not yet been universally accepted, in spite of the examples which had been mentioned. In piracy, for example, questions of frontiers did not arise; but they did in genocide.

There was another difference between genocide and the classic crimes against international law. Crimes such as piracy were generally committed by people coming from a particular stratum of society. Genocide was committed by or with the connivance of statesmen. Such persons might have enemies abroad as well as at home. It would be very dangerous if statesmen could be tried by the courts of countries with a political ideology different from that of their own country.

The Egyptian delegation had complete confidence in the impartiality with which an international tribunal would punish genocide; it did not have the same confidence in the measures whereby the national courts of the country in which the criminal was apprehended would punish the crime.

For all these reasons, his delegation would vote against the Iranian amendment.

Mr. MANINI Y RÍOS (Uruguay) said his delegation would vote against the Iranian amendment.

The principle of universal punishment should be considered in connexion with the wider problem of the preparation of a draft code of crimes against the peace and security of mankind, a matter which had been referred to the International Law Commission by virtue of resolution 177 (II) of the General Assembly. The punishment of genocide was primarily a matter for an international tribunal. If the principle of universal punishment were agreed to at that stage, there might be a tendency to forget how necessary it was that punishment should be ensured by an international tribunal. Mr. Manini y Ríos considered that the entire question should be dealt with in a special convention.

Secondly, if it were remembered that the convention provided for the protection of political groups, it was apparent — as the Egyptian representative had said — that acceptance of the principle of universal punishment presented very grave dangers.

Thirdly, the delegation of Uruguay would vote against the amendment because it felt that article VII should be deleted altogether.

Mr. MAKROS (United States of America) said that at that stage of development of international law, it was dangerous to extend the jurisdiction of national courts to include the punishment of offences committed on the territory of other States. Those who had opposed the principle of

serait-il puni pour un acte qui n'est pas punissable dans le premier pays?

En considération des cas de ce genre, la délégation suédoise éprouve quelque hésitation à accepter l'amendement de l'Iran.

M. RAAFAT (Egypte) déclare que la délégation égyptienne désire autant que toute autre la répression du crime de génocide. Toutefois, elle voit un grand danger dans l'acceptation du principe de la répression universelle. Ce principe n'a pas encore été universellement accepté, malgré les quelques exemples qu'on a cités. Dans le cas de la piraterie, par exemple, la question de la frontière ne se pose pas. Or, il n'en est pas de même pour le génocide.

M. Raafat souligne une seconde différence entre le génocide et les crimes classiques du droit des gens. Les crimes tels que la piraterie sont en général commis par des personnes qui viennent d'un milieu très spécial. Le génocide est commis par des hommes d'Etat ou avec leur connivence. Or, ceux-ci peuvent avoir des ennemis, non seulement chez eux, mais à l'étranger. Il serait très dangereux que des hommes d'Etat soient susceptibles d'être jugés par les tribunaux de pays dont l'idéologie politique est différente de celle de leur propre pays.

Alors que la délégation égyptienne a pleinement confiance dans l'impartialité de la répression assurée par un tribunal international, elle n'a pas la même confiance dans la répression par les tribunaux nationaux du pays où le criminel est appréhendé.

Pour toutes ces raisons, elle votera contre l'amendement de l'Iran.

M. MANINI Y RÍOS (Uruguay) déclare que sa délégation votera contre l'amendement de l'Iran.

Le principe de la répression universelle doit être examiné dans le cadre général du problème plus vaste de la préparation d'un projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité dont est saisie la Commission du droit international en vertu de la résolution 177 (II) de l'Assemblée générale. La délégation de l'Uruguay estime que la répression du génocide doit être principalement exercée par un tribunal international. En acceptant d'ores et déjà le principe de la répression universelle, on risque de perdre de vue la nécessité de la répression par un tribunal international. M. Manini y Ríos considère que l'ensemble de cette question doit faire l'objet d'une convention spéciale.

En second lieu, l'acceptation du principe de la répression universelle présente de très sérieux dangers, si l'on se souvient que la convention prévoit la protection des groupes politiques, comme l'a déjà dit le représentant de l'Egypte.

Une troisième raison pour laquelle la délégation de l'Uruguay votera contre l'amendement est qu'elle est favorable à la suppression totale de l'article VII.

M. MAKROS (Etats-Unis d'Amérique) déclare qu'au stade actuel de développement du droit international, il y a un grand danger à étendre la compétence des tribunaux nationaux à la répression des crimes commis sur le territoire d'autres Etats. Ceux qui étaient les adversaires du prin-

international punishment must *a fortiori* oppose the principle of universal punishment. If that principle were accepted, States would be unable to accede to a convention which was theoretically perfect but politically ill-advised.

Mr. Maktos agreed with the representative of Egypt that punishment by an international court would be more impartial than punishment by the court of a State in which the criminal had been arrested.

The Government of the United States, conscious of its responsibilities towards its nationals, had proposed [A/C.6/235] that the scope of the international tribunal should be limited strictly to cases of denial of justice. If the Government of the United States had thus wished to limit the jurisdiction of the international tribunal, it would *a fortiori* vigorously oppose the adoption of the principle of universal repression.

The comparison between genocide and other crimes against international law was interesting juridically, but not very helpful in practice. The foremost consideration was that the convention on genocide should be acceptable to States.

Referring to incitement to genocide, which had been mentioned in that connexion, Mr. Maktos said that it was out of the question that the courts of a particular country should punish, as incitement to genocide, acts which in the native country of the arrested person were not considered to be criminal offences. The same applied to opinions expressed through the Press. It was inadmissible that a person should be punished in a country where he was arrested for having uttered certain opinions in his own country where the Press was free.

The principle of universal punishment was one of the most dangerous and unacceptable of principles, and he hoped, consequently, that the Committee would reject it.

Mr. INGLÉS (Philippines) welcomed the Iranian amendment; it filled a real need once the principle of the international punishment of genocide had been rejected.

He would not prolong the debate by adding anything to the statement of the representative of Iran in support of that amendment, but felt bound to refute the arguments advanced by the *Ad Hoc* Committee for rejecting the principle of universal punishment.

In the *Ad Hoc* Committee it had been argued¹ that genocide implied the responsibility of the State on whose territory the crime had been committed, and that to permit foreign courts to try the offence would be an encroachment on the sovereignty of that State. But State sovereignty was not an absolute principle, for it could be waived. The State in whose territory the crime was committed could assert its sovereignty by requesting the extradition of the offender before he was tried by a foreign court; failure to exercise that right clearly constituted waiver of a sovereign right. In those circumstances, it could not

cepe de la répression internationale devraient être, à plus forte raison, les adversaires du principe de la répression universelle. L'acceptation de ce principe empêcherait les Etats d'adhérer à une convention qui serait théoriquement parfaite, mais politiquement inopportune.

M. Maktos pense, comme le représentant de l'Egypte, que la répression par un tribunal international serait plus impartiale que la répression par le tribunal d'un Etat où le criminel aura été appréhendé.

M. Maktos attire l'attention sur le fait que le Gouvernement des Etats-Unis, conscient de ses responsabilités envers ses nationaux, a proposé [A/C.6/235] de restreindre la compétence de la juridiction internationale aux seuls cas de déni de justice. Si le Gouvernement des Etats-Unis a voulu ainsi restreindre la compétence du tribunal international, à plus forte raison s'opposera-t-il vivement à l'adoption du principe de la répression universelle.

Quant à la comparaison que l'on a établie entre le génocide et les autres crimes du droit des gens, M. Maktos la considère intéressante du point de vue juridique, mais non pas du point de vue d'une politique pratique. Il souligne qu'avant toute autre considération, la convention sur le génocide doit être de nature à être acceptée par les Etats.

M. Maktos reprend l'exemple de l'incitation au génocide. Il n'est pas concevable que l'on puisse punir dans un pays quelconque, comme incitation au génocide, des actes qui, dans le pays d'origine de la personne appréhendée, ne sont pas considérés comme un crime. Il en est de même pour les opinions émises par la voie de la presse. On ne saurait admettre qu'une personne soit punie dans un pays où elle serait arrêtée pour avoir émis certaines opinions dans son propre pays, où règne la liberté de la presse.

En conclusion, M. Maktos affirme que le principe de la répression universelle est un des plus traitres et des plus inacceptables; il espère, par conséquent, que la Commission le rejettera.

M. INGLÉS (Philippines) accueille avec satisfaction l'amendement proposé par la délégation de l'Iran, qui répond à un besoin réel, une fois rejeté le principe de la répression internationale du génocide.

Afin de ne pas prolonger le débat, le représentant des Philippines n'ajoutera rien à l'exposé du représentant de l'Iran en faveur de cet amendement, mais il tient à réfuter les arguments avancés par le Comité spécial pour rejeter le principe de la répression universelle.

On a soutenu, au Comité spécial¹, que le génocide impliquait la responsabilité de l'Etat sur le territoire duquel il était commis et que, si l'on permettait à des tribunaux étrangers de statuer sur ce crime, on porterait atteinte à la souveraineté de l'Etat. Le représentant des Philippines fait remarquer que le principe de la souveraineté nationale n'est pas un principe absolu, car les Etats peuvent y renoncer. L'Etat sur le territoire duquel un crime est commis peut affirmer sa souveraineté en demandant l'extradition du coupable avant qu'il ne soit jugé par un tribunal étranger; s'il n'exerce pas ce droit, il renonce

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, supplement No. 6, page 11.

¹ Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, supplément n° 6, page 11.

be claimed that the Iranian amendment constituted a violation of State sovereignty.

It had also been argued¹ that the courts of the various countries in the world did not all offer the same guarantees. It was obvious that the guarantees referred to were those to which the accused had a right. But surely the offender had only himself to blame if he fled from the place where he had committed his offence and proceeded to the territory of a State whose laws were more severe or whose courts offered him less guarantees.

Referring to the non-juridical arguments which had been advanced in the *Ad Hoc* Committee,² namely, that genocide was distinguished from other crimes under international law in that it was likely to have political repercussions; that there was a danger that abuses might be committed or that foreign courts might proceed in a tendentious or arbitrary manner; and finally that dangerous international tension might result from the application of universal punishment, Mr. Inglés observed that the conferment of certain powers could not be opposed on the grounds that they might be abused, for no power existed which could not be abused. The Iranian delegation had introduced provisions on the extradition of offenders for the very purpose of lessening the danger of international tension. Furthermore, it must not be presumed that the States parties to the convention would show bad faith, because all international agreements should be based on the firm belief that the contracting parties would discharge their obligations with the utmost good faith.

The representative of the Philippines realized that the application of the principle of universal punishment might in some cases give rise to difficulties; but even if only one case could be imagined in which the Iranian amendment would achieve its purpose, namely, the punishment of genocide, that one case would be sufficient to justify the adoption of the amendment.

Mr. Inglés was of the opinion that the request for extradition on the part of the State in the territory of which the offence had been committed should precede the institution of legal proceedings in the courts of the State in which the offender had been arrested. Reasonable notice should also be given to enable States to exercise their sovereign right in requesting extradition.

Mr. Inglés asked the representative of Iran whether he would be willing to alter his amendment in the following way: "... provided that after reasonable notice to the State on whose territory the crime was committed, no request has been made for their extradition".

Mr. SPIROPOULOS (Greece) appreciated that jurisprudence would have taken a great step forward if the principle of universal punishment could be applied to the crime of genocide. But practical considerations should influence the Committee in reaching a decision on the problem before it.

¹ See *Official Records of the Economic and Social Council*, third year, seventh session, supplement No. 6, page 12.
² *Ibid.*

évidemment, de ce fait, à sa souveraineté. Dans ces conditions, on ne saurait dire que l'amendement de l'Iran porte atteinte à la souveraineté nationale des Etats.

On a également soutenu¹ que les tribunaux des divers pays du monde n'offrent pas tous les mêmes garanties. Il est de toute évidence que les garanties envisagées sont celles auxquelles l'accusé a droit. Mais n'est-ce pas la faute de l'accusé s'il s'est échappé du lieu où il a commis son crime et s'il s'est rendu sur le territoire d'un Etat dont les lois sont plus sévères ou dont les tribunaux lui offrent moins de garanties?

Passant aux arguments non juridiques du Comité spécial², à savoir que le génocide se distingue des autres crimes du droit des gens en ce qu'il est souvent susceptible d'avoir des incidences politiques, qu'il est à craindre que des abus ne soient commis ou que les tribunaux étrangers ne jugent de manière tendancieuse et arbitraire et, enfin, que des tensions internationales dangereuses pourraient résulter de l'application de la répression universelle, M. Inglés fait remarquer qu'on ne saurait s'opposer à l'octroi de certains pouvoirs parce que ces pouvoirs sont susceptibles de donner lieu à des abus, car il n'existe pas de pouvoir dont il soit impossible d'abuser. Il y a lieu de noter que c'est précisément pour diminuer le danger de tension internationale que la délégation de l'Iran a inséré dans son amendement les dispositions relatives à l'extradition des coupables. D'autre part, il ne convient pas de présumer que les Etats parties à la convention feront preuve de mauvaise foi, car tout accord international doit être basé sur la conviction que les parties contractantes rempliront avec la plus parfaite bonne foi les obligations qu'elles ont assumées.

Le représentant des Philippines reconnaît que l'application du principe de la répression universelle pourrait, dans certains cas, donner lieu à des difficultés, mais il souligne que même si l'on ne pouvait concevoir qu'un seul cas dans lequel l'amendement de l'Iran assurerait la répression du génocide, cela suffirait à justifier l'adoption de cet amendement.

De l'avis de M. Inglés, la demande d'extradition de la part de l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis devrait être faite avant que les poursuites judiciaires ne soient engagées par les tribunaux de l'Etat qui aurait appréhendé le coupable. Il faudrait également qu'un délai raisonnable soit accordé pour permettre aux Etats d'exercer leur souveraineté en effectuant la demande d'extradition.

M. Inglés demande au représentant de l'Iran s'il serait disposé à modifier son amendement de la façon suivante: "... à la condition qu'après un préavis raisonnable donné à l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis, leur extradition n'ait pas été demandée".

M. SPIROPOULOS (Grèce) reconnaît que la science du droit marquerait un progrès sensible si l'on pouvait appliquer le principe de la répression universelle en matière de génocide; mais, pour trancher la question dont la Commission est saisie, il faut s'inspirer de considérations d'ordre pratique.

¹ Voir les *Procès-verbaux officiels du Conseil économique et social*, troisième année, septième session, supplément n° 6, page 12.
² *Ibid.*

Of the seven members of the *Ad Hoc* Committee, four, including France, the Union of Soviet Socialist Republics and the United States of America, had opposed the principle of universal punishment. It was therefore questionable whether such a principle should be included in the convention at the risk of making it difficult for a number of States, including at least three great Powers, to ratify the convention.

Although article IX of the convention provided that genocide would not be considered as a political crime for the purposes of the extradition of offenders, it was quite obvious that genocide was essentially a political crime and that, consequently, the courts of the various States could not be relied upon to ensure its punishment.

The Iranian delegation had said that the object of its amendment was to remedy a deficiency in the machinery for punishing genocide. The real remedy, however, was not to adopt the principle of universal punishment, but to establish an international tribunal.

Mr. FEDERSPIEL (Denmark) said that in principle his delegation was in favour of the universal punishment of genocide; however, for the reasons explained by the Egyptian and Greek representatives, it hesitated to vote for the Iranian amendment.

Mr. Federspiel drew the Committee's attention to the difficulties of interpretation to which article VII of the convention gave rise with respect to the determination of the place where the crime was committed. If, for example, radio propaganda were broadcast from one State, inciting the population of another State to genocide, it would be hard to determine where the crime had been committed and by what courts the offenders should be tried.

Mr. MESSINA (Dominican Republic), while appreciating the value of a system of universal punishment, spoke against the Iranian amendment, because, in view of the provisions of articles II and IV of the convention, the amendment might lead to abuses and injustice.

Mr. AMADO (Brazil) said the Brazilian penal code contained an express provision under which any offence which Brazil had undertaken to punish by international conventions was punishable. By acceding to the convention on genocide, Brazil would bind itself to punish any act of genocide, whether committed on Brazilian territory or elsewhere.

Those opposing the principle of universal punishment claimed that the principle was inconsistent with the traditional tenets of international law. Mr. Amado disagreed with that argument; he recalled that, in contrast with the tendency which had appeared in the eighteenth century, nineteenth century legislation had extended the jurisdiction of national penal courts to cover offences committed abroad. As long ago as the Middle Ages it had been generally recognized that the courts of the State which apprehended the criminal were competent to try him and customary law had confirmed that principle.

The representative of Egypt had said that offenders against international law, such as pirates

Sur les sept membres du Comité spécial, quatre — dont la France, l'Union des Républiques socialistes soviétiques et les Etats-Unis d'Amérique — se sont prononcés contre le principe de la répression universelle. Il y a donc lieu de se demander s'il convient d'inclure un tel principe dans la convention, au risque de faire obstacle à la ratification de cette convention par plusieurs Etats, dont au moins trois grandes Puissances.

Bien que la convention prévoie, en son article IX, que le génocide ne sera pas considéré comme un crime politique en ce qui concerne l'extradition des coupables, il est de toute évidence que le génocide est un crime de nature essentiellement politique et que, par conséquent, la répression de ce crime par les tribunaux des différents Etats n'offre pas de garanties suffisantes.

La délégation de l'Iran a déclaré qu'elle a proposé son amendement pour combler une lacune dans le système de la répression du génocide: de l'avis de M. Spiropoulos, ce qui remédierait à la situation, ce n'est pas l'adoption du principe de la répression universelle, mais la création d'un tribunal international.

M. FEDERSPIEL (Danemark) déclare que sa délégation est, en principe, favorable à la répression universelle du génocide; cependant, pour les raisons exposées par les représentants de l'Egypte et de la Grèce, elle hésite à voter pour l'amendement de l'Iran.

M. Federspiel attire l'attention de la Commission sur les difficultés d'interprétation auxquelles donne lieu l'article VII de la convention en ce qui concerne la détermination du lieu où se commet le crime. Citant le cas de l'incitation au génocide au moyen d'émissions radiophoniques provenant d'un Etat donné et destinées à la population d'un autre Etat, où dira-t-on que le crime a été commis et par quels tribunaux les coupables seront-ils jugés?

M. MESSINA (République Dominicaine), tout en appréciant la valeur du système de la répression universelle, se prononce contre l'amendement de l'Iran, étant donné qu'en raison du contenu des articles II et IV de la convention, cet amendement pourrait conduire à des abus et à des injustices.

M. AMADO (Brésil) rappelle qu'une disposition expresse du code pénal brésilien prévoit la répression de tous les crimes que, par des conventions internationales, le Brésil s'est engagé à réprimer. En adhérant à la convention sur le génocide, le Brésil s'obligera à réprimer tout acte de génocide, qu'il ait été commis sur son territoire ou ailleurs.

Les adversaires du principe de la répression universelle soutiennent que ce principe est contraire aux principes traditionnels du droit international. M. Amado s'élève contre cette affirmation et il rappelle que, contrairement à la tendance qui s'était fait jour au dix-huitième siècle, les législations du dix-neuvième siècle ont étendu aux infractions commises à l'étranger la compétence de leurs tribunaux répressifs. Déjà, au moyen âge, il était admis que les tribunaux de l'Etat qui appréhendait le coupable étaient compétents pour le juger et le droit coutumier a consacré ce principe.

En ce qui concerne l'argument avancé par le représentant de l'Egypte, M. Amado fait observer

and counterfeiters, came from a special class of society; but so did those committing genocide: they were drawn from the class of politicians, and were, to say the least, just as loathsome as counterfeiters or pirates.

In reply to the representative of Greece, Mr. Amado pointed out that article IX of the convention expressly provided that genocide would not be regarded as a political crime.

Only one argument of any weight had been advanced against the adoption of the Iranian amendment, namely, that if the principle of universal punishment were adopted, several of the great Powers would not accede to the convention. That was a political argument to which there was no reply.

The delegation of Brazil, however, would vote in favour of the Iranian amendment, subject to the changes which had been proposed.

Mr. FITZMAURICE (United Kingdom) agreed that the punishment of genocide on a national scale alone was ineffective. Presumably in States which really enforced the punishment of genocide, the crime would not be committed whereas, in States where genocide was committed, there would, in fact, be no repression, since the crime could not have been committed without the connivance of the State itself.

The United Kingdom delegation nevertheless opposed the Iranian amendment as incompatible with the principle of territoriality on which the jurisdiction of penal courts in the United Kingdom was based. Criminal courts in the United Kingdom did not punish British citizens for crimes committed abroad, and except in time of war, those courts could not punish aliens for crimes which they had committed outside the territory of the United Kingdom.

Mr. Fitzmaurice agreed with the Danish representative that a number of difficulties would arise in the application of article VII as it stood. An act of genocide might, for instance, have been committed partly in one country and partly in another; it might have been committed in one country although the effects were produced in another.

Furthermore, article VII did not expressly rule out the jurisdiction of all courts other than those of the State on whose territory the act of genocide was committed. If the Committee intended to grant exclusive jurisdiction to the latter courts, the wording of article VII should be altered. Some States might also wish to punish acts of genocide committed abroad by their own nationals. Under the terms of article VII that seemed impossible.

Mr. Ti-tsun LI (China) said his delegation saw the need for the punishment of genocide on a national as well as on an international level. Since that crime was often committed with the connivance or the permission of the State, it was unlikely that national courts would punish it effectively.

The Committee had already decided against the principle of the international punishment of genocide by deleting the final words of article VII

que, si les auteurs de crimes du droit des gens tels que la piraterie ou le faux monnayage viennent d'un milieu spécial, les auteurs de génocide viennent également d'un milieu très particulier, celui des politiciens, et ils sont au moins aussi abominables que les faux monnayeurs ou les pirates.

Répondant au représentant de la Grèce, M. Amado souligne que l'article IX de la convention précise expressément que le génocide ne sera pas considéré comme un crime politique.

De l'avis du représentant du Brésil, un seul argument de poids a été avancé contre l'adoption de l'amendement de l'Iran, à savoir que, si le principe de la répression universelle était admis, plusieurs grandes Puissances n'adhéreraient pas à la convention. C'est là un argument politique sans réplique.

Mais, pour sa part, la délégation du Brésil votera en faveur de l'amendement de l'Iran, avec les modifications qui ont été proposées.

M. FITZMAURICE (Royaume-Uni) partage le point de vue suivant lequel la répression du génocide sur le plan national seulement est inefficace. Il est en effet à prévoir que, dans les Etats qui assureront une véritable répression du génocide, ce crime ne sera pas commis et que, dans les Etats où le génocide sera commis, il n'y aura pas, en fait, de répression, car le crime n'aura pu être perpétré qu'avec la connivence de l'Etat lui-même.

La délégation du Royaume-Uni s'oppose pourtant à l'amendement proposé par la délégation de l'Iran parce qu'il est contraire au principe de la territorialité sur lequel est basée la compétence des tribunaux répressifs du Royaume-Uni. Ceux-ci, en effet, ne punissent pas les citoyens britanniques qui auraient commis des crimes à l'étranger et, sauf en cas de guerre, la loi ne prévoit pas de cas d'étrangers punissables par les tribunaux du Royaume-Uni pour des crimes qu'ils auraient commis hors du territoire du Royaume-Uni.

Comme le représentant du Danemark, M. Fitzmaurice estime que, sous sa forme actuelle, l'article VII donnerait lieu à de nombreuses difficultés lors de son application. Un acte de génocide pourrait en effet avoir été perpétré en partie dans un pays et en partie dans un autre; il pourrait avoir été commis dans un pays et produire ses effets dans un autre.

D'autre part, l'article VII n'exclut pas expressément la compétence de toute autre juridiction que les tribunaux de l'Etat sur le territoire duquel le génocide aurait été commis. Si la Commission entend attribuer compétence exclusivement à ces derniers tribunaux, la rédaction de l'article VII devrait être modifiée. De plus, il est possible que certains Etats veuillent réprimer les actes de génocide commis par leurs citoyens à l'étranger. Les dispositions de l'article VII semblent exclure une telle possibilité.

M. Ti-tsun LI (Chine) déclare que sa délégation est d'avis que la répression du génocide est nécessaire, tant sur le plan international que sur le plan national. En effet, ce crime étant souvent commis avec la complicité ou la tolérance de l'Etat, il est difficile de concevoir que les tribunaux nationaux en assurent la répression efficace.

La Commission s'est déjà prononcée contre le principe de la répression internationale du génocide en supprimant la fin de l'article VII (98^{ème}

(98th meeting); if it also rejected the principle of universal punishment, the convention was likely to remain completely ineffective.

Mr. MOROZOV (Union of Soviet Socialist Republics) said he appreciated the value of the discussion of the legal aspects of universal punishment but feared that it was beyond the scope of the Committee's work.

It was wrong to apply automatically to the crime of genocide a penal system accepted in dealing with other crimes which also violated international law but were altogether different in character. Universal punishment was justified in the cases of traffic in women or piracy by the fact that it was often extremely hard, if not impossible, to determine the place where the crime had been committed. In the case of genocide, however, if judicial proceedings were to be instituted by the courts of the State in which the offender had been arrested, documents and witnesses would have to be asked for from the State on whose territory the crime had been committed; and it was to be expected that the latter State, jealous of its sovereignty, would not consent to surrender its penal jurisdiction to another State, since the principle of universal punishment was even more incompatible with the sovereignty of States than international punishment.

Mr. Morozov agreed with the United States representative's reasons for opposing the adoption of the Iranian amendment and urged the Committee not to include in the convention provisions which would make it unacceptable to many States.

Mr. MAKROS (United States of America) said the Committee should approach the problem realistically by rejecting the Iranian amendment.

It would be wrong to jeopardize the ratification of the convention by a great many States by embodying therein, out of a desire for an ideal text, a principle which was excellent in theory but which would have little practical value since it was unlikely that criminals who had gone unpunished in their own countries would move to other countries where they would be liable to trial and punishment.

It would be advisable, moreover, to await the conclusions of the International Law Commission before incorporating the principle of universal punishment into the convention. For if that principle were not included in the convention, and if the International Law Commission reached the conclusion that universal punishment was preferable to international punishment, it would be easy enough to adapt the convention to such a conclusion. But if the Commission decided that there should be an international tribunal and if the convention already contained the principle of universal punishment, it would be very hard to revise it in such a way as to bring it into line with the conclusions of the International Law Commission.

Mr. PÉREZ PEROZO (Venezuela) recalled that in the *Ad Hoc* Committee, he and the representative of Lebanon had joined forces to advocate the principle of universal punishment.¹

séance); si elle rejetait également le principe de la répression universelle, la convention risquerait de demeurer complètement sans effet.

M. MOROZOV (Union des Républiques socialistes soviétiques) n'est pas sans apprécier tout l'intérêt que présente la discussion juridique de la question de la répression universelle, mais il craint qu'une telle discussion ne dépasse le cadre des travaux actuels de la Commission.

Il est, en effet, erroné d'appliquer automatiquement au génocide un système de répression admis pour d'autres crimes, également qualifiés de crimes du droit des gens mais qui sont d'une nature tout à fait différente. Dans le cas de la traite des blanches ou de la piraterie, la répression universelle se justifie par le fait qu'il est souvent très difficile, ou même impossible, de déterminer le lieu où le crime a été commis; mais, en ce qui concerne le génocide, si les poursuites judiciaires devaient être effectuées par les tribunaux de l'Etat qui aurait appréhendé le coupable, elles exigeraient des documents et des témoignages de personnes venant de l'Etat sur le territoire duquel le crime aurait été commis et il est à prévoir que cet Etat, soucieux du respect de sa souveraineté, ne consentirait pas à renoncer, en faveur d'un autre Etat, à ses droits en matière de répression, car, plus encore que le principe de la répression internationale, le principe de la répression universelle est en contradiction avec celui de la souveraineté nationale des Etats.

M. Morozov s'associe aux motifs exposés par le représentant des Etats-Unis pour s'opposer à l'adoption de l'amendement de l'Iran et il fait appel à la Commission pour qu'elle s'abstienne d'inclure dans la convention des dispositions qui la rendraient inacceptable pour de nombreux Etats.

M. MAKROS (Etats-Unis d'Amérique) insiste sur la nécessité de faire preuve de réalisme en rejetant l'amendement de la délégation de l'Iran.

Il ne convient pas, dans un souci de perfection, de mettre en danger la ratification de la convention par un grand nombre d'Etats, en y faisant figurer un principe théoriquement excellent, mais qui n'aurait pas de grande portée pratique, étant donné qu'il est peu probable que les criminels demeurés impunis dans leur propre pays se rendent dans d'autres pays où ils risqueraient d'être jugés et punis.

D'autre part, il serait bon d'attendre les conclusions de la Commission du droit international avant de consacrer dans la convention le principe de la répression universelle. En effet, si ce principe ne figurait pas dans la convention et si la Commission du droit international parvenait à la conclusion que la répression universelle est préférable à la répression internationale, il serait très facile d'adapter la convention à ces conclusions; mais si la Commission du droit international concluait à la nécessité d'un tribunal international et si la convention contenait déjà le principe de la répression universelle, il serait très difficile de la reviser pour la mettre en harmonie avec les conclusions de la Commission du droit international.

M. PÉREZ PEROZO (Venezuela) rappelle qu'il a soutenu, avec le représentant du Liban, au Comité spécial, le principe de la répression universelle¹.

¹ See document E/AC.25/SR.8.

¹ Voir le document E/AC.25/SR.8.

In the current state of the world, Governments had to co-operate for the purpose of suppressing international crime; the existence of criminal organizations which engaged in the traffic of women and children, counterfeiting currency and other crimes was common knowledge. To combat such international offences, conventions had been established, most of which involved a certain limitation of national sovereignty, as did the Iranian amendment. Undeniably, genocide was a crime at least as outrageous as any other crime against international law and presupposed the connivance of many individuals; its punishment, therefore, required measures as far-reaching as those required in the case of other crimes against international law.

The principle of universal punishment implied a certain limitation of State sovereignty since its application enabled national courts to punish crimes committed by foreigners on foreign soil; but the Iranian proposal specified that such tribunals would be competent only if no request had been made for extradition. That proviso should satisfy representatives who contended that State sovereignty must not be infringed.

Failure by the State concerned to request extradition would mean that it did not wish to try the offenders. In that case the State which had arrested them should be empowered to try them, first, so that the crime should not remain unpunished; secondly, in its own interests, since it would be dealing with dangerous criminals; and, thirdly, in the international interest.

The United States representative's objection relating to members of parliament or correspondents travelling abroad did not apply, in view of the provision dealing with extradition; the same was true of the Danish representative's contention, because instances in which several courts might be asked to deal with the same case were very frequent.

The representative of Venezuela suggested that the Iranian amendment could be made more comprehensive by the recognition therein of the jurisdiction of the courts of the State of which the accused were nationals.

He stated in conclusion that his delegation would vote in favour of the Iranian amendment.

Mr. ABDON (Iran) said that although his amendment had been opposed by many delegations, including those of the great Powers, he still wanted it to stand because the concept of subsidiary universal punishment was an important principle, and its adoption would constitute a great step forward in the field of international law.

Referring to the comments made by the representatives of India, the Philippines and Australia on the drafting of his amendment, he said he would accept any suggestions likely to lead to a generally acceptable version.

Arguments of various kinds had been advanced against the substance of the amendment. Some representatives had spoken of the practical difficulties involved in its application. That was undeniable; but similar difficulties could arise in connexion with any new application of legal principles. The representative of Egypt had claimed that those who committed genocide could

Il fait observer que, dans le monde actuel, les Etats doivent coopérer en vue de la répression de la criminalité internationale, car nul n'ignore qu'il existe des organisations de criminels ayant pour but la traite des blanches et des enfants, le faux monnayage, etc. Pour lutter contre ces délits internationaux, on a établi des conventions; la plupart d'entre elles limitent dans une certaine mesure la souveraineté nationale des Etats, comme le fait l'amendement de l'Iran. Or, il est indéniable que le génocide est un crime non moins atroce que les autres crimes du droit des gens et qu'il nécessite la collaboration de nombreux individus; pour le réprimer, on doit donc prendre des mesures aussi importantes que pour réprimer les autres crimes du droit des gens.

Le principe de la répression universelle entraîne une certaine limitation de la souveraineté de l'Etat, puisqu'il permet aux tribunaux d'un Etat de punir des crimes commis à l'étranger par des étrangers; mais la proposition de l'Iran spécifie que ces tribunaux ne pourront être saisis que si l'extradition n'a pas été demandée. Cette disposition restrictive doit donner satisfaction aux délégations qui demandent qu'il ne soit pas porté atteinte à la souveraineté de l'Etat.

Si l'Etat intéressé ne demande pas l'extradition, cela signifie qu'il ne veut pas juger les coupables; l'Etat qui les a appréhendés doit donc être autorisé à les juger: premièrement, pour que le crime ne reste pas impuni; deuxièmement, dans son propre intérêt, car il a affaire à des criminels dangereux; troisièmement, dans l'intérêt international.

L'objection du représentant des Etats-Unis, qui a évoqué le cas de parlementaires ou de journalistes se rendant à l'étranger, ne doit pas être retenue, étant donné la disposition relative à l'extradition; de même, l'argument du représentant du Danemark n'est pas à prendre en considération, car le cas où plusieurs juridictions peuvent être saisies est très fréquent.

Le représentant du Venezuela pense que l'amendement de l'Iran pourrait être élargi en admettant également la compétence des tribunaux de l'Etat dont l'accusé est le ressortissant.

Il déclare, en conclusion, que sa délégation votera en faveur de l'amendement de l'Iran.

M. ABDON (Iran) constate que son amendement est combattu par de nombreuses délégations, notamment par les grandes Puissances, mais il tient à le maintenir, car le concept de la répression universelle subsidiaire est un principe important dont l'adoption constituerait un progrès important dans le domaine du droit international.

En ce qui concerne les observations faites sur la rédaction de l'amendement par les représentants de l'Inde, des Philippines et de l'Australie, la délégation de l'Iran est disposée à accepter toutes les suggestions permettant d'élaborer un texte susceptible de recueillir l'approbation générale.

Les arguments contre la substance de l'amendement sont de plusieurs ordres. Certains représentants ont fait observer qu'il y aurait des difficultés pratiques d'application; cela est indéniable, mais de telles difficultés peuvent se présenter dans toute nouvelle application de principes juridiques. Le représentant de l'Egypte prétend que les auteurs du génocide ne peuvent pas être

not be likened to common-law criminals because they did not belong to the same class of society. Such a distinction was impossible because men must be judged by their actions, not by their rank in society; no distinction should be made between one criminal and another.

It would be difficult, in the current state of world affairs, to apply subsidiary universal punishment to rulers because that would create many international complications. Accordingly, the delegation of Iran was prepared to accept any amendment to its draft which would exempt rulers from universal punishment.

The representative of Greece had been wrong in saying that the convention stated that genocide was a political crime; it stated the contrary.

The representative of Uruguay had said that if an international tribunal were set up, subsidiary universal punishment would be unnecessary. But the jurisdiction of the international tribunal would extend to cases other than those which fell within the scope of universal punishment. Serious cases, involving rulers or large organizations, should be dealt with by the international tribunal; subsidiary universal punishment could be confined to individuals, but such individuals must not go unpunished.

Mr. Abdoh pointed out that the United States proposal of 30 September 1947¹ had laid down the principle of universal punishment; he was surprised to note that the United States delegation had changed its views.

In conclusion, the representative of Iran declared himself ready to accept any drafting change likely to improve his amendment and also to limit the scope of universal punishment to individuals, by excluding rulers from it. He emphasized that his delegation regarded universal punishment only as subsidiary, not as primary.

Mr. SPIROPOULOS (Greece) pointed out that although article IX of the convention, which dealt with extradition, stated that genocide should not be considered as a political crime, article II clearly implied that it was essentially a political crime.

The exact meaning of the obligation imposed on States by article VII did not have to be defined, as the representative of Denmark maintained; that interpretation should be left to the courts.

Article VII simply laid down that States parties to the convention were bound to punish those who committed crimes of genocide on their respective territories. It did not require them to punish their nationals for acts of genocide committed abroad, but it did not rule out such punishment.

It was possible, in theory, that some States would adopt the principle of universal punishment; there was nothing in article VII to prevent that. The question remained as to whether such a concept was in accordance with the general principles of international law. Precedents of similar cases existed, for instance, the case of the *Lotus*.

The representative of Greece pointed out, in conclusion, that article VII only required States

assimilés aux criminels de droit commun, car ils n'appartiennent pas au même milieu social; une telle distinction est impossible, car on doit juger les hommes sur leurs actes et non d'après leur rang social; il n'y a pas lieu de faire de différence entre les criminels.

Il serait difficile, dans le monde actuel, d'appliquer aux gouvernants la répression universelle subsidiaire, car cela créerait de nombreuses complications internationales. En conséquence, la délégation de l'Iran est disposée à accepter tout amendement à son texte qui tendrait à exclure les gouvernants de la répression universelle.

M. Abdoh fait remarquer que, contrairement à l'opinion du représentant de la Grèce, la convention déclare que le génocide n'est pas un crime politique.

Le représentant de l'Uruguay a déclaré que la création d'un tribunal international rendrait inutile la répression universelle subsidiaire. Or, la compétence du tribunal international n'est pas la même que celle de la répression universelle; il faut laisser au premier les cas majeurs, dans lesquels sont impliqués des gouvernants ou de grandes organisations. On peut borner la répression universelle subsidiaire aux particuliers, mais il ne faut pas laisser ces derniers impunis.

M. Abdoh fait remarquer que le projet présenté par les Etats-Unis, le 30 septembre 1947¹, consacrait le principe de la répression universelle; il s'étonne du changement de conception de la délégation des Etats-Unis.

En conclusion, le représentant de l'Iran déclare qu'il est prêt à accepter toute modification de rédaction tendant à améliorer son texte et qu'il est prêt également à restreindre le domaine de la répression universelle aux individus, en excluant les gouvernants. Il souligne que sa délégation n'envisage la répression universelle qu'à titre subsidiaire, et non pas à titre principal.

M. SPIROPOULOS (Grèce) fait remarquer que si la convention déclare à l'article IX, relatif à l'extradition, que le génocide ne doit pas être considéré comme un crime politique, il ressort néanmoins de l'article II qu'il s'agit essentiellement d'un crime politique.

Il n'y a pas lieu de chercher à définir le sens exact de l'obligation imposée aux Etats par l'article VII, comme voudrait le faire le représentant du Danemark; cette interprétation doit être laissée aux tribunaux.

M. Spiropoulos estime que l'article VII établit uniquement l'obligation pour les Etats parties à la convention de punir les auteurs de crimes de génocide commis sur leurs territoires. Cet article n'impose pas aux Etats de punir leurs nationaux pour des actes de génocide commis à l'étranger mais il n'exclut pas une telle mesure.

Il est possible, théoriquement, que certains Etats adoptent le principe de la répression universelle; rien, dans l'article VII, ne s'y oppose, mais il reste à savoir si une telle conception est conforme aux règles générales du droit international; il existe des précédents de cas semblables, notamment l'affaire du *Lotus*.

Le représentant de la Grèce précise, en conclusion, que l'article VII impose seulement aux

¹ See document A/401/Add.2.

¹ Voir le document A/401/Add.2.

to punish crimes of genocide committed on their own territories.

Mr. KAECKENBEECK (Belgium) said he had previously given his views on the question of universal punishment. He wished to draw the Committee's attention to two points to which too little prominence had been given. The first was that if a national court proved to be ineffective, the joint amendment submitted by the United Kingdom and Belgium [A/C.6/258] to article X would offer a better remedy than that offered by the application of universal punishment; the second was that it was doubtful whether the preparation of the convention on genocide was a proper occasion to attempt to introduce theoretical improvements into penal law.

The dangers pointed out by several delegations should not go unheeded; the Belgian delegation, therefore, anxious to keep the practical aspects of the question in view, would vote against the Iranian amendment, whatever its form.

Mr. ABDOH (Iran) was in favour of the amendment to article X submitted by the United Kingdom and Belgium, but thought that its scope of application was not the same as that of his own amendment. The intention of the joint amendment was to provide for the censure of any State failing to discharge its international obligations, whereas his own was designed to secure the punishment of individuals. As the Iranian delegation was prepared to exclude rulers from the scope of universal punishment, its amendment did not rule out the joint amendment; the two were complementary.

Mr. Abdoh requested that the principle of universal punishment should be put to the vote, on the understanding that the text of the Iranian amendment might be subject to revision by the drafting committee with a view to incorporating therein the various amendments agreed to by his delegation.

The CHAIRMAN pointed out that the principle of universal punishment had not been submitted to the Committee for its consideration and that the discussion had covered only the text submitted by the Iranian delegation. The vote should therefore be taken on that text, although it might, of course, undergo drafting changes if it were adopted.

The Iranian amendment was rejected by 29 votes to 6, with 10 abstentions.

Mr. SUNDARAM (India) said he shared entirely the Iranian delegation's desire for the application of the principle of universal punishment; but he had not been able to vote for the amendment in the form in which it had been submitted as it could have lent itself too easily to abuse; he had therefore abstained from voting.

The CHAIRMAN called upon the members of the Committee to take a decision on the text of article VII proposed by the *Ad Hoc* Committee, as amended by the deletion of the words "or by a competent international tribunal" (98th meeting).

Mr. MANINI Y RÍOS (Uruguay) enquired whether article VII as amended meant that jurisdiction would be vested exclusively in the courts of States on whose territories crimes of genocide were committed.

Etats l'obligation de punir les crimes de génocide commis sur leur territoire.

M. KAECKENBEECK (Belgique) rappelle qu'il a déjà exprimé son opinion sur la question de la répression universelle. Il tient à attirer l'attention de la Commission sur deux points qui n'ont pas été suffisamment mis en relief: le premier est que si la juridiction nationale s'avère inefficace, on trouvera dans l'amendement à l'article X présenté par le Royaume-Uni et la Belgique [A/C.6/258] un remède plus utile que celui qu'offre l'application de la répression universelle; le deuxième est qu'on peut se demander si l'élaboration de la convention sur le génocide est une occasion propice pour tenter de faire faire des progrès théoriques au droit pénal.

Il ne serait pas sage d'ignorer les dangers signalés par plusieurs délégations; c'est pourquoi, afin de tenir compte des aspects pratiques de la question, la délégation belge votera contre l'amendement de l'Iran, quelle qu'en soit la forme.

M. ABDOH (Iran) approuve l'amendement à l'article X proposé par le Royaume-Uni et la Belgique, mais il lui semble que son domaine d'application n'est pas le même que celui de l'amendement de l'Iran; en effet, le premier a pour objet d'assurer une certaine condamnation de l'Etat qui ne remplirait pas ses obligations internationales, tandis que le deuxième a en vue une répression pénale s'exerçant contre les individus. Etant donné que la délégation de l'Iran est disposée à exclure les gouvernants de la répression universelle, son amendement n'exclut pas l'autre: ces deux amendements se complètent.

M. Abdoh demande qu'on mette aux voix le principe de la répression universelle, quitte à faire modifier le texte même de l'amendement de l'Iran par le comité de rédaction pour y incorporer les divers amendements acceptés par sa délégation.

Le PRÉSIDENT fait observer que le principe de la répression universelle n'a pas été mis en discussion et que les débats n'ont porté que sur le texte présenté par la délégation de l'Iran; en conséquence, c'est ce texte qui doit être mis aux voix, étant bien entendu que des modifications de rédaction pourront lui être apportées, s'il est adopté.

Par 29 voix contre 6, avec 10 abstentions, l'amendement de l'Iran est rejeté.

M. SUNDARAM (Inde) déclare qu'il approuve entièrement le désir de la délégation de l'Iran de voir appliquer le principe de la répression universelle; toutefois, la forme dans laquelle l'amendement a été présenté ne lui a pas permis de se prononcer en sa faveur; il laisse trop de dangers d'abus; c'est pourquoi il s'est abstenu.

Le PRÉSIDENT invite les membres de la Commission à se prononcer sur le texte de l'article VII proposé par le Comité spécial, tel qu'il a été amendé par la suppression des mots "ou devant un tribunal international compétent" (98^{ème} séance).

M. MANINI Y RÍOS (Uruguay) demande si l'article VII amendé signifie que la compétence appartiendra exclusivement aux tribunaux des Etats sur les territoires desquels les crimes de génocide auront été commis.

Mr. DIGNAM (Australia) enquired whether the provisions of article VII would apply only to States parties to the convention; if that were not so, he would abstain from voting.

The CHAIRMAN said that when a text was clear, there was no need to attempt to interpret it. He pointed out that the text of article VII would be submitted to the drafting committee, which would be able to remedy its defects or refer any difficulties to the Committee.

Article VII as amended was adopted by 21 votes to 10, with 15 abstentions.

Mr. FITZMAURICE (United Kingdom) said he had abstained because the text of article VII could be interpreted in three different ways, and that ambiguity would not be removed by any drafting changes.

Prince Wan WATHAYAKON (Siam) said he had abstained because he thought that article VII as amended had become useless.

Mr. DIGNAM (Australia) said he had abstained for the same reasons as the representative of the United Kingdom.

Mr. MAKTO (United States of America), speaking as Chairman of the *Ad Hoc* Committee, explained that the text of article VII did not at all imply that States could not punish their nationals for crimes of genocide committed abroad. The only obligation imposed on them by article VII was to punish crimes of genocide committed on their own territory; such a provision was not restrictive.

Mr. Makto observed that the convention would apply only to States acceding thereto.

Mr. INGLÉS (Philippines) said he had voted against the text of article VII because he felt that without a reference to an international tribunal or to universal punishment, the article was useless.

Mr. DIHIGO (Cuba) explained that he had voted against the text of article VII because he thought it unnecessary in view of the existence of articles I and VI and because the text seemed to rule out any possibility of accepting the jurisdiction of an international tribunal.

Mr. RAAFAT (Egypt) and Mr. SUNDARAM (India) said they had abstained because by the amendment to article VII, not merely that article but the whole convention had been weakened.

Mr. MANINI Y RÍOS (Uruguay), Mr. GUILLEN (El Salvador) and Mr. LAPOINTE (Canada) explained that they had voted against the text of article VII for the same reasons as the representative of Cuba.

The CHAIRMAN announced that he had received the full eight-volume set of the American edition of the records of the Nürnberg trial. The collection had been sent to him, in his capacity as Chairman of the Committee, by Mr. Eugene Areoneanu to be placed at the disposal of the delegations at the third session of the General Assembly and in particular of the members of the Sixth Committee. The collection had been handed over to the library of the United Nations, where it was available to all delegations for reference.

The meeting rose at 6 p.m.

M. DIGNAM (Australie) demande si les dispositions de l'article VII s'appliqueront uniquement aux Etats parties à la convention; dans le cas contraire, il s'abstiendra de voter.

Le PRÉSIDENT déclare que, lorsqu'un texte est clair, il n'y a pas lieu de chercher à l'interpréter. Il rappelle que le texte de l'article VII sera soumis au comité de rédaction qui pourra remédier à ses défauts, ou soumettre les difficultés rencontrées à la Commission.

Par 21 voix contre 10, avec 15 abstentions, l'article VII est adopté.

M. FITZMAURICE (Royaume-Uni) déclare qu'il s'est abstenu, car le texte de l'article VII peut avoir trois significations différentes; cette ambiguïté ne sera pas supprimée par des modifications de rédaction.

Le prince Wan WATHAYAKON (Siam) déclare qu'il s'est abstenu, parce qu'il estime que l'article VII amendé est devenu inutile.

M. DIGNAM (Australie) déclare qu'il s'est abstenu pour les mêmes motifs que le représentant du Royaume-Uni.

M. MAKTO (Etats-Unis d'Amérique) tient à préciser, en tant que Président du Comité spécial, que le texte de l'article VII ne signifie nullement que les Etats ne pourront pas punir leurs nationaux pour des crimes de génocide commis à l'étranger. La seule obligation imposée par l'article VII aux Etats est qu'ils doivent punir les crimes de génocide commis sur leurs territoires; une telle disposition n'est pas restrictive.

M. Makto rappelle que la convention s'appliquera uniquement aux Etats qui y auront adhéré.

M. INGLÉS (Philippines) déclare qu'il a voté contre le texte de l'article VII, parce qu'il estime que cet article est inutile si l'on n'y fait pas mention d'un tribunal international ou de la représentation universelle.

M. DIHIGO (Cuba) explique qu'il a voté contre le texte de l'article VII parce qu'il estime que cet article est inutile, étant donné l'article premier et l'article VI, et parce que ce texte semble exclure toute possibilité d'accepter la juridiction internationale.

M. RAAFAT (Egypte) et M. SUNDARAM (Inde) déclarent qu'ils se sont abstenus parce que l'amendement apporté à l'article VII affaiblit, non seulement la valeur de cet article, mais celle de la convention toute entière.

M. MANINI Y RÍOS (Uruguay), M. GUILLEN (Salvador) et M. LAPOINTE (Canada) expliquent qu'ils ont voté contre le texte de l'article VII pour les mêmes raisons que le représentant de Cuba.

Le PRÉSIDENT annonce qu'il vient de recevoir les huit volumes complets de l'édition américaine des débats du procès de Nuremberg. Cette collection lui a été envoyée, au titre de Président de la Commission, par M. Eugène Areoneanu, pour être mise à la disposition des délégations à la troisième session de l'Assemblée générale, et en particulier des membres de la Sixième Commission. Cette collection a été remise à la bibliothèque des Nations Unies où toutes les délégations pourront dès maintenant la consulter.

La séance est levée à 18 heures.